Aux Pyrénées.

—Suite—

Pour des raisons d'ordre politique, des considérations dynastiques, Bernadotte porta les armes contre la France. Il ne m'appartient pas de juger sa conduite. C'est une tâche qui est réservée à l'Histoire ; mais quelles que soient les raisons que l'on puisse invoquer, je n'excuse jamais le soldat qui porte les armes contre son pays.

Le Béarn a fourni à l'armée des chefs éminents. Le général Barbanègre, né à Pontacq, fut un héros. Tout le monde connaît cette merveilleuse défense d'Hubigos, qui a inspiré au peintre Detaille son admirable tableau. Le général Barbanègre, à la tête de 200 hommes résista, pendant longtemps, à trente mille Autrichiens.

Lorsque le nombre de ses soldats ne fut plus que de cinquante, le général ne consentit à évacuer la place, qu'avec les honneurs de la guerre. Ils sortirent donc, ces braves, drapeau déployé, tambour battant, devant l'armée autrichienne, présentant les armes. Lorsque l'archiduc autrichien vit cette poignée d'hommes, il demanda à Barbanègre où était la garnison. "La voilà, répondit fièrement le général, en montrant ses hommes presque tous mutilés." Alors l'archiduc enthousiasmé, embrassa Barbanègre aux applaudissements de l'état-major autrichien.

Le maréchal Bosquet, le héros de Crimée, les généraux Camou, Reyau, l'amiral Jaurreguiberry, et tant d'autres, dont les noms m'échappent, sont nés dans les Basses Pyrénées. Le Béarn a fourni des hommes d'Etat éminents, des orateurs de premier ordre. Il n'y a pas encore eu un Président de la République Béarnais, mais quand le Béarn voudra :.....

***

Voilà l'église St-Jacques. C'est un fort beau monument, de construction récente. Il n'a pas l'aspect imposant de la cathédrale de Lescar, mais il est d'une élégance exquise. A droite de l'église, le Palais de Justice, aux formes architecturales majestueuses. Gravissons ces marches, du plus bel effet, qui donnent accès dans le Palais. Immense, la salle des Pas Perdus, où grouillent cette foule affairée et ces avocats en robe noire. Les tribunaux de 1ère instance, les assises, la police correctionnelle, la cour d'appel, tout cela est compris dans le Palais. C'est la session des assises.

Poussons la porte, gardée par un fonctionnaire, et entrons dans le sanctuaire de Dame Justice. Les juges des Cours d'assises siègent en robe rouge. Ils sont trois ; un président et deux assesseurs, tous, membres de la Cour d'appel. Au dessus d'eux, un Christ immense d'un effet saisissant. A droite, le procureur-général, remplissant les fonctions de ministère public. Il est également revêtu de la robe rouge. Plus bas, entre deux gendarmes, raides, comme des statues de la justice, sanglés dans leurs uniformes, voyez l'accusé derrière lequel se tient le défenseur en robe noire.

Les tribunaux français ont beaucoup de mise en scène. Juges, avocats, huissiers, avoués, greffiers, en un mot tout ce qui fait partie de l'armée judiciaire porte la robe, sans laquelle on ne comprendrait pas le magistrat. La magistrature est nommé par le gouvernement. Elle est inamovible. Je considère l'inamovibilité de la magistrature comme un bienfait pour la justice d'un pays. N'ayant pas à compter avec les fluctuations de la politique, le juge est placé au dessus des querelles de parti, et peut agir, dans ses décisions, avec l'indépendance la plus complète, sans avoir à craindre les ressentiments d'électeurs influents, que les hasards de la procédure peuvent faire condamner devant son tribunal.

***

Nous avons visité à peu près tout ce qu'il y avait à Pau ; le château d'Henri IV, aujourd'hui palais national, les hôtels de France, Gassion, Bellevue, Beau séjour, qui peuvent supporter avantageusement la comparaison avec les plus beaux hôtels de Paris ; le Grand Théâtre et l'hôpital. Voilà, devant vous, la Préfecture, résidence du Préfet des Basses-Pyrénées. Vous savez que chaque département est administré par un Préfet, absolument comme chez vous, chaque Etat par un Gouverneur. Seulement, le Préfet est nommé par le Gouvernement. Il est sous la dépendance directe du ministère de l'Intérieur. Ce n'est pas, comme chez vous, une sorte de souverain, ayant le droit, qui n'appartient qu'au Président de la République, de gracier les condamnés à mort. C'est tout simplement le premier magistrat du département, chargé d'assurer le fonctionnement du système gouvernemental. Il est assisté dans sa tâche par le Conseil Général, élu par le suffrage universel, et qui vote les lois départementales. Il a également autour de lui un conseil apprié *conseil de Préfecture*.

Tous les fils gouvernementaux aboutissant à un point central, le ministère. A mon humble avis, ce système est de beaucoup préférable au système de gouvernement des Etats Unis. L'expérience nous apprend que dans les Etats, soumis au gouvernement suprême d'un gouverneur, le politicianisme se fraye une trop large place. Chez nous, toutes les places, depuis l'humble facteur des postes, jusqu'aux employés des ministères, s'obtiennent par voie de concours, et, une fois la place obtenue, les ministères ont beau se succéder dans une course effrénée, l'employé reste à son poste, jusqu'à l'heure de la retraite. Mais glissons sans trop appuyer !.....

Avec tout cela, me dites-vous, où donc est cette Bibliothèque de Pau, dont vous m'avez parlé avec tant d'enthousiasme ? Patience ! nous y arrivons. Auparavant, laissez-moi vous faire remarquer, sur l'un des côtés de la place, cette jolie maison blanche, où l'on voit au-dessus de la porte cette inscription : "Au bon vin de Jurançon." Cette course à travers les rues, sous ce chaud soleil de Béarn, m'a desséché la gorge. *"Aném bebe n pintou"*, et puis, nous passons à la Bibliothèque.

***

Je vous ai déjà parlé des ressources intellectuelles que présente la ville de Pau aux étrangers, à qui de telles distractions sont nécessaires. Elles sont de trois sortes ; les conférences littéraires, les visites au Musée permanent et Salon, et enfin la Bibliothèque. Justement voici la saison où elle est le plus visitée par les habitants et les étrangers. Toutes les journées ne sont pas favorables à la promenade, ou aux exercices en plein air. Alors, la Bibliothèque nous ouvre ses portes hospitalières et ses salles silencieuses. Si je vous donnais à deviner où elle est placée, je pourrais vous le donner en cent, en mille, vous pourriez jeter votre langue aux chiens. Figurez-vous un gros bâtiment carré, de quelques cent mètres de côté, qui, de loin, a un faux air de bastion énorme. Ce bastion est percé sur chaque face de portes colossales presque aussi hautes que le monument. A travers ces portes, sort et entre de six heures à midi, une foule immense avec des paniers, des corbeilles pleines de viande ou de légumes.

Leus petits asoulets (petits ânes) qui ont apporté toutes ces provisions, sont rangés le long des trottoirs, mais ils n'entrent pas dans le monument, et, comme ils sont déjà partis quand les savants arrivent, leurs roulades musicales ne peuvent gêner en rien les études des bûcheurs.

J'ai l'air de plaisanter, et, cependant, rien n'est plus exact que ma description. Les lecteurs qui connaissent la ville de Pau, en ont déjà reconnu la fidélité. Pour ne pas vous mettre plus longtemps l'esprit à la torture, je vous dirai tout net que les Béarnais sont gens très pratiques, comme, du reste, tous les peuples à qui la nature a accordé à flots la belle poésie et les beaux paysages.

Il a tout trouvé le moyen de réunir, dans cet énorme bastion, toutes sortes d'utilités ; légumes, viandes, poissons, police, salles de cours pédagogique, salles de danse, salle de scrutin électoral, et, enfin, la Bibliothèque qui occupe un coin de cet étrange Capharnaüm. Vous y êtes maintenant, et vous voyez clair dans ce problème compliqué. Le rez-de-chaussée, c'est-à-dire tout l'espace enclos par ces quatre murs, est occupé par le marché, *le grand marché*, comme on l'appelle par opposition à une autre halle, tout aussi grande, mais qu'on appelle *petit marché*, j'ignore pourquoi, peut-être parce qu'il se contente de faire simplement son métier de marché, sans cumuler mille fonctions comme son rival, qui est son cadet, et porte le nom de *nouvelle halle*.

C'est très bien, direz-vous. Mais tout ça, si l'ameublement consiste dans les quatre murs, et si l'espace compris entre ces quatre murs est totalement occupé par les viandes et les légumes, encore une fois, où a-t-on logé la Bibliothèque ?

YAN DE LESCA.

A suivre.

LA DAME AUX CAMÉLIAS.

Le Drame—L'original.

On vient de donner, au théâtre de la Renaissance, la 1,000e représentation de la *Dame aux Camélias*. Pour une belle série, c'en est une. Voilà un chiffre que nous ne sommes guère habitués à voir mis en vedette sur les affiches de spectacle.

Ce drame émouvant, qui a vécu plusieurs régimes politiques, a décidément la vie dure. Il l'a, comme ces êtres si singulièrement privilégiés, qu'une naissance débile semble avoir condamnés à une mort prématurée, et que les liens les plus solides finissent par rattacher à l'existence.

En effet, il fallut la croix et la bannière, comme on dit, pour arriver à produire sur la scène cette pièce que, trois fois, la censure repoussa. La *Dame aux Camélias* ne put être représentée que grâce à l'intervention personnelle de M. de Morny, devenu Ministre. Et encore ce dernier se vit-il obligé, alors qu'il avait abandonné son portefeuille à M. de Persigny, de faire une démarche auprès de son successeur, pour lui arracher l'autorisation d'une reprise de l'ouvrage qui venait d'être interdit à nouveau, malgré le succès que lui avait fait le public, au Vaudeville.

Longtemps défendue à l'étranger, la pièce put enfin aborder toutes les scènes. On se rappelle qu'en Angleterre l'ostracisme dont elle fut l'objet, pendant plus de trente ans, de la part de la censure, ne fut vaincu que grâce au talent de Mme Sarah Bernhardt.

Remarque non moins piquante : le rôle principal du drame, qui a fait la fortune de tant de comédiennes, fut, au début, refusé par la plupart de celles à qui l'auteur l'offrit. Rachel, Déjazet refusèrent. Mlle Fargueil déclara qu'elle ne pouvait jouer un rôle qu'elle ne comprenait pas. L'échec eût été complet, si Mme Doche, qui vit encore et qui déclare que ce rôle fut son plus beau triomphe, n'avait fait meilleur accueil au jeune Dumas.

Mais parlons de l'héroïne du roman imaginé par l'écrivain, de cette Marguerite Gautier qui dans la vie réelle, porta le nom de Marie Duplessis. Ce fut une pécheresse fort vulgaire dont personne ne se souviendrait aujourd'hui, si l'art n'avait quelque peu anobli les traits de cette deuxième Manon.

Manon, elle l'était presque par atavisme, en sa qualité de petite-fille d'un abbé acoquiné, comme le fut l'abbé Prévost, l'auteur de *Manon Lescaut*, avec une aventurière de mœurs galantes. Mais rien toutefois, dans son enfance, ne pouvait faire présager le luxe de diamants et de petits soupers dont elle saura un jour se ménager l'éphémère triomphe. Fille des champs, petite Normande, vicieuse déjà, elle se louait dans les fermes pour la moisson ou gardait les oies le long des saulaies.

Arrivée à Paris, à dix-sept ans, suffisamment dénaisée, elle est apprentie blanchisseuse, rue de l'Echiquier. On ne la connaît là que sous son vrai nom d'Alphosine Plessis qu'elle troquera bientôt contre celui de Marie Duplessis. Mais, remarquablement belle, elle essaie une timide entrée dans le monde de la galanterie. La voilà grisette au quartier Latin et modiste rue de l'Arbre Sec. Enfin, elle s'installe rue de l'Arcade, dans un entresol qu'elle quitte pour aller occuper, au 8 du boulevard de la Madeleine, l'appartement où les viveurs du temps, les habitués du café de Paris, lui feront fête, et où, en 1847, tout Paris se précipitera pour assister à sa vente après décès.

Ceux qui ont gardé le souvenir de ce qu'était le boulevard, vers 1840 ou 1845 nous ont dépeint Marie Duplessis mince, pâle, d'une beauté délicate, laissant tomber ses cheveux en longue anglaises qui encadraient son mélancolique visage. Elle était phtisique et devait mourir jeune. Elle le savoit. De là, les tristesses soudaines qui succédaient à ses gaietés nerveuses. Avec cela, capricieuse, fantasque, lâchant la bride à toutes ses fantaisies, congédiant ou rappelant ses amis avec le même sans-façon.

Elle ne manquait pas d'esprit, bien qu'elle n'eût reçu aucune éducation. Mais elle avait lu tous les romans qui lui étaient tombés sous la main. *Manon Lescaut* l'avait surtout beaucoup frappée. Un exemplaire de ce livre fut recueilli chez elle, couvert de notes marginales.

C'était une élégante qui savait s'habiller avec grâce et dont nulle ne cherchait à pasticher l'inimitable originalité. Toujours elle portait un bouquet de camélias blancs.

—

Alexandre Dumas fils sortait à peine du collège, lorsqu'il la vit dans tout l'éclat de sa fragile beauté. Peu après, elle mourait. On parla de sa lente agonie et du remords que, moribonde, elle manifesta pour avoir trop aimé le plaisir. Emu par la triste fin de la courtisane, le romancier écrivit son livre, la *Dame aux Camélias*, qui lui suggéra le drame que l'on connaît, drame dont la scène principale est celle de la mort de la pécheresse.

Transporter ainsi la vie réelle au théâtre, faire d'une Manon moderne très connue l'héroïne d'une pièce, c'était d'une belle audace, et l'on comprend les hésitations auxquelles se heurta le dramaturge. Mais il y avait un si beau cri de révolte et tant d'angoisses dans le spectacle, l'appel à la pitié poussé par la femme déchue avide de se réhabiliter par l'amour était si humain, si poignant, que le drame devait finir par être accepté.

Après tout, Dumas aurait pu dire de la *Dame aux Camélias* ce que l'abbé Prévost écrivait de son œuvre dans la préface de *Manon* : " L'ouvrage entier est un traité de morale réduit agréablement en exercice." Le spectacle du vice qui se répent et s'humilie est en effet hautement moralisateur. Il n'y a qu'une réserve à admettre, c'est qu'il ne convient pas précisément à des âmes candides que la vie n'a pas encore formées et endurcies.

Mondanités.

Pour celui qui se donne la peine d'observer un peu, le mouvement qui se produit, depuis quelques jours dans les rues, est notable. Des figures nouvelles circulent de toutes parts, et cette affluence de visiteurs donne à notre ville la physionomie la plus variée et la plus piquante.

Favorisés par les chemins de fer, qui, chaque année, par de nombreux embranchements relient à leur grand réseau quelques localités nouvelles, nos hôtes deviennent de plus en plus nombreux. Mais, l'accroissement de population qui se manifeste en ce moment n'est pas dû simplement à la reprise des affaires, le plaisir y a sa bonne part. En effet, n'avons-nous pas déjà, des attractions bien grandes à offrir aux visiteurs? Outre les théâtres, il y a aussi les courses qui sont très prisées, puis les merveilleux concerts de la troupe Métropolitaine, enfin, et surtout, la réouverture de l'Opéra Français.

Cette fête des arts dont l'opinion publique va s'occuper pendant bien des jours, et qui aura lieu mardi, est attendue avec une impatience mêlée de curiosité. Le plus grandiose des spectacles est promis aux assistants, et on s'apprête à acclamer les artistes qui nous sont arrivés précédés d'une grande renommée.

Au chef-d'œuvre qui ouvrira la saison, succéderont des chefs-d'œuvre nouveaux, et la nouveauté en tout est déjà un immense élément de succès.

Nous voilà donc assurés d'une saison théâtrale qui satisfera les plus exigeants.

Les membres du "Avenue Euchre Club" se sont réunis lundi soir, chez Mlle J. Block. Les prix ont été gagnés par Mlle R. Lyons et M. J. Ehrensworth.

Mercredi soir à 8 heures, l'Eglise du Christ contenait à grand' peine la foule qui s'y était rendue pour assister au mariage de Mlle Lola Wilson et de M. Columbus Allen. L'église avait été décorée de palmes, de chrysanthèmes et de fougères. A l'heure indiquée, les ushers : MM. W. S. Wilson, George Vennard Jr. Jacob Horn, W. Hennican ; les garçons d'honneur, M. George Clay et le Dr Lee Veers et Mlles May Westerfield et Alma Merlow Wilson, les filles d'honneur, ont fait leur entrée à l'église, précédant la mariée qui a traversé la nef au bras de son père, W. S. Wilson, qui l'a conduite à l'autel, où l'attendait son fiancé, ayant à son côté son "best man," M. F. Walshe.

Le Rév. M. F. Paradise officiait et la bénédiction nuptiale a été donnée au jeune couple par le Bishop Sessums. La mariée portait un ravissant costume de satin, orné de chiffons et de fleurs d'oranger. Au retour de l'église les parents et un petit nombre d'amis se sont réunis chez M. George Vennard, oncle de la mariée, où une charmante réception a eu lieu.

Le Dr F. W. Coleman, venant de Rodney, Miss., est arrivé ces jours passés à la Nouvelle-Orléans, où il compte passer quelques jours.

M. Jos. T. Buddecke est parti, lundi, pour l'Ouest où il voyagera pendant environ deux semaines.

M. James Logan, de Richmond, passera l'hiver avec sa sœur Mme H. D. Bruns.

Mlle McIlheny a quitté la Nile-Orléans, la semaine dernière, pour regagner sa demeure à Avery's Island.

M. et Mme Bernard Shields son arrivés avec leur famille, de la Baie St-Louis, où ils avaient passé l'été et les premiers jours d'automne.

Le retour de Mlle Guy Tureaud, de la Virginie, ne s'effectuera pas avant la fin de ce mois.

Mlle Loretta Johnson, arrivée récemment du Texas, passera l'hiver chez sa sœur, Mme Albert Sanchez.

M. Lucien Voorhies est de retour de Thibodeaux, où il a fait un très agréable séjour.

Mme Lutz Wahl venant d'Atlanta avec ses deux enfants, est arrivée chez ses parents, M. et Mme Léon Joubert.

Mlle Jennie Wilde est de retour du Texas depuis environ deux semaines.

M. et Mme W. F. Carroll sont partis pour Baton Rouge où ils comptent fixer leur résidence.

Mme Henry Rightor est de retour d'un charmant séjour chez Mme Boullemet à la Baie St Louis.

Les demoiselles Cottraux sont en ce moment chez Mme James A. Ware, à Belle Grove, Lne.

Mme Charles T. Howard est arrivée la semaine dernière de Biloxi, où elle a passé l'été.

M. et Mme B. S. Delahoussaye ont lancé des cartes d'invitation pour le mariage de leur fils Augustin, avec Mlle Rose E. C. Vollrath. La cérémonie religieuse aura lieu à la Cathédrale St-Louis, le mercredi, 25 novembre, à quatre heures et demie.

Mme Auguste Capdevielle, Mme Buddecke et Mlle Marie Capdevielle sont allées passer une quinzaine de jours à la Baie St-Louis.

On nomme parmi les débutantes de l'hiver. Mlles Marie Janin, Marie Joubert et Lydia Sarpy.

Mlle Abbie Orme qui avait passé quelque temps à la Nouvelle-Orléans est partie pour Savannah, Gie.

Le Rév. R. Q. Mallard a béni, mardi soir, à 6 heures à l'église presbytérienne de l'Avenue Napoléon, l'union de sa fille Mlle Georgia, avec M. Wm. K. Seago. Les décorations de l'église qui étaient fort belles, étaient composées de roses et de fougères. La mariée a été conduite à l'autel où l'attendait M. Seago, avec son "best man" M. B. Seago, par son frère, M. Charles Mallard. Ils étaient précédés des ushers : MM F. Fettis, J. Boatner, J. Bisloff, W. Clements, E. J. Raymoud, et C. Upton. A l'issue de la cérémonie une réception a réuni les parents et quelques amis. M. et Mme Seago sont partis le soir même pour Mexico, où ils feront un court séjour.

Lundi, Mme Ed. Bright est arrivée du Nord où elle a fait un long séjour.

Mercredi, M. A. A. Calongne est parti pour Baukie, Lne.

Le mariage de Mlle Edith Levy et de M. Léon Dreyfous, de la Nouvelle-Ibérie, a été béni mardi soir, en la résidence du père de la mariée, M. F. N. Levy, par le Rév. M. Heller.

Le troisième cotillon du Quarter Century Club sera dansé le vendredi, 4 décembre, en la résidence de Mlle Nettie Byrnes, de l'avenue St-Charles.

M. B. F. Eshelman est parti mercredi pour Philadelphie.

Mercredi on a béni en l'église Méthodiste, à Jackson, Miss, le mariage de Mlle Cécile Nugent et de M. George Carroll Harris.

Mardi une partie de cartes des plus animées avait lieu chez Mme Adolphe Schreiber, de l'avenue Esplanade, et faisait voir que décidément, la vogue des Euchres, va grandissant de jour en jour. Les prix, très jolis, ont été gagnés par Mme Albert Cammack et Mme Lanauze A l'issue de la partie, d'excellents rafraîchissements ont été servis aux assistants. D'un commun accord ces dames ayant résolu de travailler à améliorer dans la mesure du possible, la condition des orphelins, il est convenu qu'on se retrouvera, mardi prochain, à la même heure (2 heures), chez Mme Schreiber.

Trois de nos plus jolies jeunes filles : Mlles Louise Harris, Thérèse Chalaron et Louise Voorhies, sont des débutantes de l'hiver, et ont l'intention de recevoir *informally* toutes les semaines. Mlle Harris sera "At Home" le lundi, Mlle Chalaron, le vendredi et Mlle Voorhies, le jeudi.

M. et Mme George Lapeyre ont le projet d'un voyage de long cours. Si leur programme est suivi, ils s'embarqueront pour l'Europe au mois de janvier et y voyageront jusqu'en octobre.

Le premier german de la saison a eu lieu à Tulane Hall, vendredi. La vaste salle avait été décorée de fleurs et de plantes et était brillamment illuminée. Aux accords de la musique entraînante de l'orchestre de Mlle Blackman, les couples suivants ont dansé jusqu'à une heure avancée de la soirée : Le Docteur Reynaud et Mlle Lydia Winship, M. Martine Shepard et Mlle Shepard, M. H. Richardson et Mlle Edith Duggan, M. Henry Craffe et Mlle Sue Andrews, M. G. Hardie et Mlle Eliza Tebo, M. H. Harris et Mlle Edith Buckner, M James T. DeBoys et Mlle Robbie Giffen, M. Birney Guthrie et Mlle Arthémise Baldwin, le lieutenant Eshelman et Mlle A. Greene, M. Cartwright Eustis et Mlle Bertha Hayward, W. Udolph Wolf et Mlle Lucy Macmurdo, M. George Watkins et Mlle Virginia Logan, M. D. Forsyth et Mlle E. Payne, M. W. Chaffe et Mlle Eléonora Wood. Les stags étaient : M. Stewart Von Phul, J. Lombard, R. B. Bowling, Taylor Wood, Grantland Tebault, Prague Coleman, J. Sinnott et autres.

Mercredi, on a célébré à la résidence des parents de la mariée, M. et M. et Mme J. H. Testard, le mariage de Mlle Georgina Testard et de M. George W. Mitchell. Les salons de cette jolie demeure avaient été admirablement décorés de fleurs rares rares et de plantes. Le Rév. H. H. Waters, qui officiait a adressé une touchante allocution aux jeunes fiancés, et leur a ensuite donné la bénédiction nuptiale. Mlle Tillie Testard était demoiselle d'honneur et M. Wm C. Dufour remplissait les fonctions de best man. Mlle Testard portait avec beaucoup d'élégance un très beau costume de satin garni de dentelles et de fleurs d'orangers. Après la cérémonie religieuse une fort jolie réception a eu lieu.

Jeudi, à l'occasion de l'anniversaire de leur fils M. T. Elfert Jr, M. et Mme M. T. Elfert ont ouvert leurs beaux salons de la rue Prytanie, que avaient été décorés des fleurs en faveur, les chrysanthèmes et de palmes, et ont donné une des plus jolies fêtes que l'on puisse rêver. Le cotillon qui était conduit par M. Lindsey Woodward, a été dansé par : Mlles M. Thomason, E. Crawford, M. Lincoln, H. Jones, L Espy, A Hardy, V. Hart et E. Elfert, et MM. Rawle Beckner, Dr B. Gaudet, L. White, E Morphy, H. Campbell, A. Robelot, R. Richardson et autres.

M. James Legendre est parti samedi, pour Chicago, Ill.

Mme M. Lapeyre est de retour d'un très agréable séjour chez Mlle Kate Minor, à Southdown, Terrebonne.

M. Clem Story est parti mardi, pour Meridian, Miss.

M. George L. Whitney est parti pour New York, vendredi.

Mme J. L. Lyons et Mlle Eva Lyons sont de retour de Mobile.

Mme A. B. Wheeler est de retour de New York, où son séjour a duré plusieurs mois.

Mlle L. Ballard est actuellement chez sa sœur, Mme W. W. Vance, à Baton Rouge.

M. E. Daboval, Jr, après un court séjour à la Nouvelle-Orléans, est reparti pour Rayne, Lne., la semaine dernière.

Mme N. D. Wallace est partie pour San Francisco, où l'attendait Mme Julius Kruttschnitt, avec qui elle doit passer quelque temps.

Le Col. et Mme Wm Preston Johnston sont arrivés vendredi de l'Europe où ils ont fait un séjour de plusieurs mois.

Mlle C. Brittin s'est arrêtée chez Mme W. Gordon, à Natchez, Miss., à son retour du Nord.

Mercredi, le 18 nov., le mariage de Mlle Lula H. Conerley et de M. A. Campbell Jones, de la Nile Orléans, a été célébré à l'église Presbytérienne, de Baton-Rouge, en présence d'une nombreuse assistance.

M. et Mme Reginald Dykers arrivent de la Caroline du Sud, où ils ont passé quelques semaines.

L'événement de la semaine a été le mariage de Mlle Sallie Hewes, avec le général F. H. Winston, de Chicago, célébré, jeudi dernier à l'église de la Trinité. Jamais cette église qui avait été superbement décorée de chrysanthèmes et de fougères, n'avait réuni à une cérémonie nuptiale, une assistance aussi nombreuse : l'élite de la société néo-orléanaise s'y trouvait, et, venus de Chicago, de nombreux amis du gén. Winston, témoignaient par leur présence le bienveillant intérêt qu'ils prennent à cette union.

Le cortège était composé des ushers : MM. Mortimer Wisdom, Garland Wolfe, Beverly Myles, Walker Goodrich, T. T. Bartlett et Robert Eskridge, et de la demoiselle d'honneur, Mlle Eliza Winter, de Jackson, Miss. La mariée, plus jolie que jamais sous le voile de tulle qui recouvrait entièrement sa toilette de satin blanc, garnie de dentelles de prix, est entrée à l'église au bras de son père, M. E. L. Hewes.

A l'autel, le général Winston avec son "best man," M. Walker, a rejoint la mariée et la bénédiction nuptiale leur a été donnée par le Rév. Beverley Warner. Pendant la cérémonie, le Prof. Eckert a exécuté sur l'orgue l'admirable chanson du Printemps, de Mendelssohn.

Au retour de l'église une réception intime a été tenue chez les parents de la mariée. Le Gén. et Mme Winstow sont partis dans la soirée pour New York, d'où ils s'embarqusront plus tard pour un voyage de longue durée dans l'ancien continent. A leur retour ils résideront à Chicago, où l'appartement destiné à l'habitation des nouveaux époux est meublé avec une richesse et un goût incomparables. Des cadeaux splendides ont été reçus par le Gén. et Mme Winston.

M. George Villeré est de retour de la paroisse Ste-Marie, où il a passé quelques jours.

Les demoiselles Hincks ont rouvert mercredi, leurs salons de l'Avenue Esplanade, à une assistance nombreuse et brillante. Ces réceptions tout à fait *informal* auxquelles ont est sûr de toujours se plaire, seront continuées tout l'hiver.

M. Carey Nicholas est de retour de Chinchuba où il avait fait un court séjour.

Mme George Braughn partira sous peu pour Boston, Mass., où elle va voir sa fille, Mme Walsh.

Mlle Kate Behan est en ce moment chez Mme George W. Dunbar, de l'avenue Esplanade.

Mme George Burthe, arrivée de Hammond, est actuellement chez Mme T. L. Bayne.

On annonce le prochain mariage de M. Charles Labédoyère Huchet Kernion, de la Nouvelle Orléans, établi à Tampico, Mexique, depuis plusieurs années, avec Mlle Anita de la Lastra, une jeune fille appartenant à la plus haute noblesse d'Espagne.

Mme Henry Sloan est arrivée de Citronelle, Ala., où elle était allée voir sa mère, Mme C. J. Depew, à son retour du nord.

Lundi, M. Armand Capdevielle et M. H. Rousselin sont partis pour Cincinnati, où leur séjour durera environ deux semaines.

Mlle Mary Butler est de retour de Citronelle, Ala, où la recevait Mme Depew.

Le mariage bien sympathique de M. Léon Ferrier avec Mlle Francesca Ximenes sera célébré à la Cathédrale St-Louis, samedi, 29 novembre, à 5 heures P. M.

Le Club des Quarante a tenu sa dernière réunion à la résidence de Mme W. King.

M. George S. Bienvenue arrivé mardi, de la Pointe Coupée, est descendu à l'hôtel Dénéchaud.

M. et Mme Gustave Pitard, et leur fille Mlle Inès, ont pris possession de leur belle résididence au coin des rues Canal et Scott.

Le mariage de Mlle Barbara Castell et de M. Olivier S. Livaudais, sera célébré à l'église St-Maurice, le mercredi 9 décembre.

Mlle Irène Boyce, de la paroisse Rapides a passé récemment plusieurs jours à la Nile-Orléans.

Le Dr de St Albin arrivera incessamment de l'Ouest où il a fait une tournée des plus intéressantes.

Mme M. D. Girard, l'éminent professeur, si connue dans le monde littéraire, a repris depuis quelques semaines ses intéressants cours du lundi qui sont de venus un des plus charmants rendez-vous de notre société.

Samedi soir M. Keith Sawers était l'hôte d'une joyeuse partie donnée à une sucrerie.

BLANCHE.

PETITES VERITES.

Il est des gens qui dépensent leur argent au galop !.... d'autres au trot..... C'est au pas qu'il faut le dépenser.

Il y a une égale lâcheté à insulter un être trop faible ou trop fort.

NOVEMBRE.

C'est novembre. C'est le mois,
Où tombent les feuilles mortes,
Où le vent qui hait les portes
Cause de soudains émois.

Il fait bien froid dans la chambre
Et le soleil va pâlir.
On est comme le roi Lear.
Sans foyer, en plein décembre !

Les soirs sont tristes et longs.
Avant que le jour s'achève,
Je veux voir au fond d'un rêve
Rayonner ses cheveux blonds.

Je veux, en ma fantaisie
Kirange, cueillir le vers
Qui tremble au vent des hivers
Sous l'aile de Poésie.

La fleur des tristes amours
Refleurira. Mais qu'importe ?
Le vent bat toujours la porte.
Les feuilles tombent toujours !

MOTS POUR RIRE.

—Je suis furieux contre mon polisson de fils : il a encore passé la nuit au Cercle, où il a perdu cinquante louis !

—Grâce à Dieu, le miens ne me donne pas de tels ennuis !

—Vous êtes bien heureux !.... Quel âge a-t-il ?

—Quatre ans !

S.... rencontre hier son ami le docteur X....

—Déjeunons-nous ensemble demain ?

—Demain, impossible.... J'ai une foule de clients à visiter.

—L'un n'empêche pas l'autre : nous pouvons déjeuner dans les environs du Père-Lachaise !

Madame morigène son mari, un bibliomane endurci :

—Tu nous mettras sur la paille avec tes maudits bouquins.... Tu finiras à l'hôpital !

Lui, placide :

—Tu exagères..... Mettons, simplement, à l'hospice des Incurables !

Au Café :

—Garçon, versez-moi beaucoup de lait.... Je vous dirai, après, pourquoi.... Là.... Maintenant, versez-moi beaucoup de café.... Là.... Je vous dirai, après, pourquoi....

Le garçon :

—Pourquoi ? monsieur !...

—Parce qae je prends beaucoup de sucre.

Entre bohèmes :

—Mais pourquoi diable as-tu refusé de donner ton adresse à Z... ? demande l'un ; ce n'est pourtant pas un créancier.

—C'est vrai, répond l'autre, mais il peut le devenir !

La femme du naïf Calino a perdu un cousin éloigné.

Calino va chez le marchand acheter de l'étoffe noire pour elle.

Quand il a choisi et demandé ce qui convient à la hauteur de sa femme :

—Diable ! dit-il en se ravisant, coupez m'en la moitié : j'oubliais qu'il ne faut qu'un demi-deuil !

Chapuzeau, qui s'occupe d'hydrographie, a une femme très jalouse.

Etant allé inspecter les progrès de la crue, il rentre en retard pour dîner et doit fournir des explications.

—Ma bonne, j'avais à relever quelques cotes....

—Misérable ! tu avoues !....

Et le pauvre Chapuzeau reçoit une gifle formidable.

Le bohème X, qui a la manie d'employer, en matière de monnaie, les appellations d'autrefois, essaye de "taper" un camarade momentanément en fonds.

—Mon cher, j'ai absolument besoin, pour quelques jours, de vingt-cinq à trente livres....

—Impossible !.... Tu sais bien que les livres qu'on prête, on ne les revoit jamais !

Un vrai fief, comme vous voyez, où seules elles avaient le droit reconnu de tous dans la maison d'aller et venir partout à leur caprice, et de faire, au besoin, subir à mes livres et à mes cahiers le sort par lequel Jéhovah voulut éprouver le vieux Tobie.

Personne ne se plaignait d'elles, —au contraire !

Myon elle-même, le croiriez-vous ? la cuisinière Myon, ce modèle d'économie, n'avait pas hésité à casser une vitre exprès pour qu'elles pussent entrer et sortir librement, à toute heure et les jours de pluie.

Jaloux de tant de privilèges, est ce qu'une nichée de moineaux mal pensants ne s'avisa pas, certain hiver, de s'installer dans un des nids et d'y faire son petit. Quatre-vingt-treize ? Cette fois, quand les hirondelles revinrent, elles trouvèrent la place prise. On allait se battre, mais fort heureusement j'étais là, et je n'hésitai pas à chasser comme ils le méritaient, à l'aide d'une paire de pincettes, ces effrontés pillards, acquéreurs de biens nationaux....

II

Donc, voyant Pâques approcher et les lilas du jardin fleurir, depuis plusieurs jours je guettais le retour des hirondelles.

Ce matin, comme je travaillais, mon cœur a bondi tout à coup en entendant un petit cri bien connu, avec un léger bruit d'ailes sur ma tête.

C'était elle, la première !

Elle a filé plus vite qu'une flèche et disparu, la sauvage ! Puis, elle est revenue ; elle a fait alors deux ou trois tours par la chambre, ayant l'air de s'enquérir si toutes choses étaient à leur place, saluant d'un bref gazouillement, amical et joyeux comme un bonjour, le grand bahut sculpté, le buste de d'Alembert sur la bibliothèque, les cartes d'Amérique suspendues aux murs, et les nids, et les poutres, et le plancher de briques rouges tout tâché de blanc sous les nids. C'étaient des battements d'ailes ! c'était une joie ! Elle volait de ça, de là, faisant miroiter son ventre d'argent quand elle passait dans un rayon.

Enfin, elle s'est arrêtée à l'un des nid et s'est soutenue un moment, sur ses ailes qui frémissaient, à la hauteur de l'ouverture. Mais après avoir regardé dedans, chose singulière ! la voilà qui se remet à voleter à travers la chambre, très inquiète et poussant de petits cris—plaintifs cette fois, je le comprenais bien. Elle est revenue au nid, elle a essayé d'y rentrer ; mais à peine avait-elle passé la tête, je l'ai vue battre en retraite aussitôt, puis ramener deux autres hirondelles, qui ont regardé à leur tour dans les nids et qui ont paru se consulter un instant et se sont envolées avec elle.

Vous pensez si tout ce manège m'intriguait !

Je prenais patience, toutefois, espérant qu'elles m'allaient revenir ; mais combien douloureux n'a pas été mon étonnement quand je les ai vues, toutes trois ensemble (j'en reconnaissais une au bout de son aile teint en blanc), commencer la construction d'un nouveau nid sous l'auvent de la maison en face.

Il n'y avait plus à douter : les hirondelles me faussaient compagnie !

III

Certes, même chez les oiseaux, l'ingratitude n'a rien qui surprenne ; mais quel motif avait pu déterminer mes infidèles à quitter ainsi, pour une maison de hasard, ces beaux nids tout bâtis, chauds comme un coin de rocher à Nice, ces nids connus, pleins de souvenirs, où trente générations d'aïeux s'étaient déjà abritées ?

Ma curiosité était excitée au plus haut point.

Alors, j'ai traîné la table au milieu de la chambre, et posant une chaise dessus, puis une seconde sur la première,—les plafonds sont hauts dans nos vieilles maisons ! —au risque de me casser le cou, j'ai regardé ce qui se passait dans les nids. Hors de l'ouverture du premier nid, quelque chose passait que j'avais pris d'en bas pour un fétu de paille. C'était une patte d'oiseau. Je tire, et je vois une hirondelle morte, toute desséchée, et ployée dans ses longues ailes comme dans un linceul de soie blanche et noire.... Etonné, je glisse la main dans le trou.... Miséricorde ! j'en retire un second cadavre, un troisième, un quatrième, et quoique ma main ne put aller au fond, je sentais qu'il y en avait encore.

Voilà donc pourquoi les nouvelles venues s'enfuyaient !

J'ai pris un marteau et j'ai brisé le nid.

Quatre cadavres encore ! Cela faisait sept pour ce nid-là. Dans le second, c'était affreux encore : accrochées les unes aux autres, pressées, collées ensemble, elles étaient là huit ou dix, remplissant tout l'intérieur, et quand la terre maçonnée s'écroula, elles tombèrent en bloc comme d'un moule et roulèrent sur le parquet. Même chose dans le troisième nid.

Je venais de découv